

Métamorphose

À l'automne 1995, j'ai proposé le projet *Métamorphose* à Marie Bellerive, spécialiste en arts plastiques à l'école secondaire Calixa-Lavallée¹ de Montréal. Les statistiques effectuées dans cette école démontraient que les élèves perdaient beaucoup de motivation au cours de leur deuxième année d'études au secondaire, ce qui entraînait parfois le décrochage scolaire. J'ai donc choisi de travailler avec deux groupes pluriethniques de 2^e secondaire, d'environ trente élèves chacun, de milieux socioéconomiques moyen et défavorisé. La fréquence des rencontres avec les élèves était de quatre périodes de soixante-quinze minutes tous les neuf jours.

Métamorphose, ce rhizome d'images et d'expériences, était chapeauté par le thème du voyage. Comme marcheur-pédagogue, je voulais être en mouvement, partir en voyage tout en restant à l'école. Mon objectif était de laisser entrer des lignes de fuite dans notre classe isolée, pour découvrir la richesse du monde et activer la circulation de désirs. La thématique du voyage fut choisie afin d'augmenter le nombre et la diversité des avenues propres à éveiller l'imaginaire d'élèves de différentes ethnies. Le cours d'arts plastiques devenait, pendant toute l'année scolaire, un périple où chaque métamorphose construisait l'imagerie de ce voyage.

À l'image de l'explorateur, les élèves ont tenu un journal de bord photographique et littéraire de leur parcours. Comme chaque réalisation était récupérée pour fabriquer la prochaine, il devenait important de les garder en mémoire. Chaque élève possédait un journal de bord qui réunissait des photographies de ses travaux avant la métamorphose, ainsi que des commentaires, des textes, des traces, des retailles de ses réalisations et une série d'interventions personnelles. Ce journal était le témoin du processus de transformation des travaux.

Un des objectifs de cette aventure était de valoriser le processus d'apprentissage en développant une approche qui introduit la notion de risque comme élément central. Il s'agissait de stimuler l'élève à participer et à s'impliquer davantage dans ses projets en arts plastiques.

Risquer restitue au monde extérieur son inédit, ses hasards, ses contradictions et ses dangers ; c'est s'exercer à la lucidité et au courage. À se familiariser avec le risque le caractère se trempe ; enfin, la mesure de la vie n'est prise que dans un risque entier, ainsi l'attention et l'audace définissent-elles les plus beaux génies (Radar, 1978, p.119).

Le risque fait partie intégrante de cette approche pédagogique. Chaque fois que les élèves sortaient les ciseaux pour découper dans leurs travaux, rien ne garantissait que les résultats de la prochaine métamorphose seraient aussi intéressants que les précédents. Cette position nous empêchait d'émettre des certitudes ; nous devons avoir confiance et croire que le jeu en valait la chandelle. Le risque, agent déstabilisant, était un propulseur de désirs chez les élèves. De plus, nous voulions développer et vivre une expérience comme enseignants, en faisant appel au risque pour donner une certaine liberté à notre parcours : à la fin de chaque métamorphose, toutes les directions étaient possibles. Nous ne pouvions pas décider à l'avance de la prochaine étape : nous devons attendre que le travail des élèves soit complètement terminé pour déterminer l'étape suivante. Les qualités plastiques des réalisations poussaient notre imaginaire à composer une suite ; il était alors impossible de planifier le contenu des cours à l'avance.

Avant d'entreprendre la description détaillée de toutes les étapes de ce parcours rhizomatique, voici la liste des objectifs spécifiques à ce projet. Ceux-ci viennent compléter ou appuyer les objectifs, plus généraux, de la pédagogie rhizomatique. Voici donc les objectifs à atteindre pour les élèves :

- augmenter leur intérêt pour les arts plastiques ;
- saisir la richesse de l'image, sa malléabilité et ses capacités d'éveiller l'imaginaire ;

- acquérir des connaissances en histoire de l'art ;
- découvrir les notions de processus et de démarche artistique ;
- acquérir une bonne connaissance des principes de métamorphose, de transformation et de récupération ;
- s'impliquer dans les contenus de cours en proposant des idées et en exprimant des commentaires ;
- développer l'autocritique ;
- apprendre à se détacher de leurs travaux et avoir confiance au processus ;
- développer un regard vif, alerte et singulier ;
- stimuler et éveiller leur imaginaire ;
- développer chez l'élève le goût du risque.

Les objectifs à atteindre pour l'enseignant sont de :

- développer des liens réseautiques et rhizomatiques ;
- déhiérarchiser le rapport entre élève et enseignant ;
- développer une pédagogie personnalisée ;
- renouveler et dynamiser son enseignement en accordant une liberté à son parcours ;
- développer une évaluation qui respecte les objectifs de ce projet ;
- reconnaître l'écart entre la démarche et le résultat, c'est-à-dire la distance entre l'intention et la production.

Il n'était pas impératif d'atteindre tous les objectifs pour garantir la réussite de ce projet. En fait, ces objectifs servaient de pistes pour son élaboration. Cependant, il était important d'être ouvert aux imprévus qui pouvaient changer notre parcours et à l'implication grandissante des élèves.

4.2.1 Description détaillée des métamorphoses

À la première rencontre, nous avons commencé par un travail simple, individuel, qui faisait appel à une seule technique : le fusain. Suite à quelques exercices pour découvrir les spécificités de la technique, les élèves ont déposé leur sac à dos sur leur table de travail et ont entrepris un dessin (sur du papier manille de 18X24 pouces) d'observation de celui-ci. Nous partions en voyage ; nous avions comme seul bagage notre sac à dos et son contenu.

Cet objet, qui peut sembler banal, ne l'est pas pour les élèves. Étant très visible à l'école, celui-ci revêt une importance significative : son choix et sa personnalisation par l'ajout de macarons, d'écussons ou de dessins deviennent des signes qui divulguent la singularité de chaque élève. Cette transposition en deux dimensions de leur sac est une métamorphose simple à saisir ; ce dessin qui se veut réaliste est à maints égards différent du réel. Ce dessin d'observation nous a permis d'aborder les œuvres d'artistes hyperréalistes pour discuter du réalisme en arts plastiques.

Après deux ou trois semaines de travail sur le dessin, j'ai présenté le projet *Métamorphose* aux élèves en décrivant ses enjeux et son fonctionnement. Comme pour le projet *Arboretum*, il était important que les élèves soient informés du trajet planifié pour qu'ils puissent devenir des alliés et alimenter cette expérimentation. Ce projet a été présenté comme inédit et expérimental, dans un contexte de recherche en pédagogie artistique.

Afin de bien comprendre le principe de la métamorphose, trois activités étaient prévues pour cette deuxième rencontre. La première activité consistait à visionner un court film d'animation *Zea* (Leduc, 1981) dans lequel on pouvait observer, en très gros plan, un grain de maïs se transformer dans l'huile chaude. Ces images abstraites ont fasciné les élèves jusqu'à la fin, jusqu'au moment où le grain éclate et devient du maïs soufflé. Ce film, un bel exemple de métamorphose par la chaleur, devenait aussi une piste pour réfléchir à la notion du regard comme outil de reconnaissance qui fluctue selon le point de vue. Pour la deuxième activité, j'ai proposé une série d'illusions visuelles, où un même dessin peut représenter deux choses différentes. Selon le point de vue, le regard métamorphose le dessin et perçoit une réalité qui en devient une autre le moment suivant. Comme troisième activité, à la fin de cette rencontre, j'ai distribué une

diversité de semences, de différentes formes, grandeurs et couleurs, que j'ai mises en pot pour les faire germer : métamorphose ultime de la nature, celle qui donne vie à un élément inerte.

Ces trois activités permettaient de prendre conscience qu'un même objet peut receler plusieurs strates de signification. Un dessin, qui semble abstrait à prime abord, peut dégager plusieurs sens. Ce processus amène les élèves à comprendre que notre environnement est constitué d'un potentiel d'interprétation qui stimule notre imaginaire. Il faut être créatif dans notre perception du monde en proposant des liens inhabituels pour découvrir les multiples strates de sens qui composent la richesse de nos vies.

Nous partions en voyage ; nous avons besoin d'un journal de bord pour y inscrire et accumuler des traces et des souvenirs de ce périple. Nous avons remis à chaque élève un journal dont la page couverture était recouverte d'une carte géographique ou routière de différents pays. Avec des crayons feutre, ils devaient tracer un trajet sur leur carte, en suivant les routes, les ruisseaux, en traversant les villages, les villes et les forêts. Nous n'avons émis qu'un seul commentaire : plus long sera le trajet, plus longtemps vous serez en voyage et pourrez rencontrer les habitants de ce pays et apprendre leur langue. Comprenant très vite l'idée de ce parcours imaginaire et fascinés par les cartes, les élèves ont entrepris ce voyage, sac à dos en main, avec beaucoup d'enthousiasme. Le tracé de ce trajet devenait une ligne abstraite qu'ils devaient investir d'une nouvelle strate de sens, en cherchant à y reconnaître un objet, un personnage, un animal, etc. Tournant cette ligne dans tous les sens pour y découvrir une signification, ils développaient un regard qui projette et construit du sens. Toujours au crayon feutre, ils ont complété leur perception de cette ligne, en y ajoutant des détails et de la texture. Pour terminer, ils ont coloré leur dessin au lavis, procédé qui laisse transparaître les spécificités de la carte.

Ce tracé est une juxtaposition de points sur une carte qui représentent pour l'élève une série de rencontres et de découvertes imaginaires. Ce voyage propose des connexions rhizomatiques : devenu marcheur-pédagogue sur un nouveau territoire, bien qu'il demeure dans l'atelier, chaque pas que déploie l'élève lui ouvre une multiplicité de lignes de fuite. L'élève, déterritorialisé par son devenir-marcheur, est tout à coup traversé par une multiplicité et une diversité de lignes de fuite. Ce trajet signifiant pour l'élève devient une ligne abstraite à investir d'une autre strate de signification. Cette ligne sur la carte pouvait se transformer, par exemple, en un chat, dont l'œil était superposé à un village où l'élève s'était arrêté pour dîner. L'œil du chat associé à un village et à une expérience imaginée dans celui-ci procède d'une série de connexions rhizomatiques. Cette superposition de sens a permis à l'élève de faire appel à son imagination pour voir autrement.

Première métamorphose

En utilisant des fragments du dessin au fusain de leur sac à dos, les élèves devaient réaliser un paysage à la gouache. Ils ont découpé dans du carton blanc des petites fenêtresⁱⁱ de formes géométriques diverses qu'ils déplaçaient sur leur dessin pour chercher des compositions graphiques qui leur rappelaient des éléments de paysage champêtre ou urbain. Arbre, fleur, maison, lampadaire, camion, animal, etc. étaient quelques éléments possibles à imaginer dans les lignes du sac à dos. Le sac à dos se métamorphosait en paysage : une ganse devenait une borne fontaine ; un lacet, se transformait en bretelle d'autoroute. Les élèves n'ayant pas travaillé la texture, la lumière ou les dégradés dans leur dessin se retrouvaient devant moins de possibilités pour imaginer des éléments de paysage : c'était le début de l'auto-évaluation. Lorsqu'ils avaient trouvé quelques éléments d'un paysage, ils devaient les découper et venir les placer sur un carton blanc (format : 18X24 pouces). À partir de ces fragments de leur dessin, ils devaient composer un paysage à la gouache, à la grandeur du carton. La singularité des fragments de chaque élève a généré une production à la fois variée et personnalisée.

Cette première métamorphose a été difficile à accepter par les élèves : après avoir travaillé longuement sur leur dessin, ils ne voulaient pas le découper. Habituellement, les élèves démontrent peu d'intérêt pour le sort de leurs travaux ; à l'opposé, cette métamorphose les confrontait à dévoiler leur attachement à leur dessin. Cette récupération d'une réalisation antérieure pour en réaliser une autre était perçue par les élèves

comme une destruction de leur travail. Cette situation les a déstabilisés momentanément : ils ont pu laisser tomber des comportements adoptés dans le dessein d'être inclus dans le groupe. La peur du jugement des camarades s'est estompée pour être remplacée par une prise de parole plus personnelle. Un dialogue entre les élèves sur la notion du détachement à assumer et du risque à prendre, dans cette expérience de métamorphose, a eu lieu : il s'agissait d'un premier forum informel. Les élèves se sont sentis moins isolés les uns des autres qu'en début d'année.

Après cette métamorphose, nous avons expliqué aux élèves le rôle du journal de bord, le contenu et le type d'interventions que nous souhaitions y retrouver. Mis en place pour garder ce voyage en mémoire, il réunissait textes, dessins, collages, exercices de base, photographies personnelles (de la famille ou d'amis) et de leurs réalisations. En effet, comme nous voulions garder un souvenir des productions des élèves avant qu'elles ne soient métamorphosées, nous les avons toutes photographiées. Ce journal leur appartenait et tous les types d'intervention étaient possibles. Ce que nous n'acceptons pas habituellement dans les travaux (clichés, bande dessinée stéréotypée, publicité ou bricolage insipide, comme par exemple, un cœur en boules de papier de soie chiffonné), se juxtaposait ici aux photographies des travaux, aux textes composés en classe et aux commentaires personnels. Même s'ils pouvaient entreprendre ce qu'ils voulaient, nous insistions pour qu'ils récupèrent les retailles de leurs travaux et des exercices de base, bref tout ce qui avait un lien avec le projet. Nous les encourageons aussi à écrire des textes, des commentaires, de la poésie. Pour qu'ils puissent transcrire ces textes dans leur journal d'une manière originale et personnelle, nous leur avons présenté une série de diapositives de lettres de l'alphabet réalisées par des artistes et des graphistes. Ces lettres, à la frontière entre l'écriture et le dessin, devenaient des points de repère pour transcrire autrement les éléments dans leur journal.

Ce journal facilitait grandement la gestion de classe : les élèves qui terminaient les premiers devaient travailler dans leur journal de bord. Aucun élève n'attendait après les autres pour commencer un nouveau projet. La présence de ce journal permettait d'offrir plus de temps aux élèves plus lents ou perfectionnistes pour compléter ou améliorer leur travail. Comme tout était permis dans le journal, nous avions peu de supervision à faire et étions disponibles pour ceux qui n'avaient pas terminé. Pour le journal, l'utilisation de tous les matériaux de l'atelier étaient permis. Les élèves devaient être autonomes, choisir une technique, rassembler le matériel nécessaire et, surtout, ranger le tout à la fin de la période. Les journaux de bord révélaient la personnalité des élèves, leur contexte familial, leurs amis, leur intérêt pour les arts, leurs habiletés et beaucoup plus encore. Ils nous permettaient de découvrir ces jeunes en laissant entrer dans le cours d'arts plastiques leurs propres lignes de fuite.

Les premières photographies placées dans le journal, celles du sac à dos et du dessin de celui-ci, nous ont permis de présenter l'histoire de la photographie et d'aborder la problématique de la représentation. Est-ce que la photographie reproduit avec exactitude notre environnement ? Et si oui, pourquoi continuer à dessiner ou à peindre ? Est-ce que la photographie peut être sujette à interprétation, comme le dessin au fusain ? Ce deuxième forum de discussion a permis aux élèves de comprendre un peu plus la place de l'interprétation dans les œuvres des artistes.

Leur paysage à la gouache terminé, nous leur avons demandé de s'imaginer, entrant dans cet univers pictural, sac au dos, pour une randonnée pédestre d'une journée. Que retrouve-t-on derrière les montagnes ou les édifices ? Qui peut-on y rencontrer ? Quelle est la température ? Déterritorialisés, les élèves avançaient et, à chaque pas, une nouvelle série de lignes de fuite s'ouvrait à eux. Leurs voyages terminés, ils devaient décrire les péripéties de leur randonnée sur une feuille et ensuite les transcrire dans leur journal de bord d'une manière personnelle. Ce récit accompagnait la photographie du paysage. Si le paysage était peu détaillé, comme dans le cas du premier dessin, il devenait moins stimulant pour l'élève de l'investir d'une randonnée. La réutilisation des travaux tout au long de ce projet plaçait régulièrement l'élève devant une auto-évaluation informelle.

Deuxième métamorphose

La deuxième métamorphose consistait à photocopier les paysages réalisés par les élèves. La transposition en noir et blanc de ces derniers leur a permis de constater que cette simple manipulation les avaient énormément modifiés. L'ambiance, la lumière, la profondeur de champ n'étaient plus les mêmes. Tout en découvrant la beauté du noir et blanc, ils découvraient l'importance de la présence ou de l'absence de la couleur dans la perception des images. Cette petite métamorphose a permis de raffiner encore plus le regard des élèves.

En vue de la prochaine métamorphose, nous pouvions autant récupérer le dessin du sac à dos troué que le paysage à la gouache ou la photocopie de celui-ci. Il était aussi possible de les jumeler pour continuer ce parcours. Nous étions confrontés à l'élaboration d'un autre projet en agençant les qualités plastiques et thématiques des métamorphoses en amont. Cette posture dynamisait notre enseignement : nous devons rapidement créer de toutes pièces une proposition. Nous ne pouvions pas répéter un projet qui avait déjà été réalisé par les années passées. Nous étions en situation de risque car nous proposons toujours des projets inédits. Cette position stimulante nous déstabilisait et nous permettait d'être plus libres dans le choix des projets. Cette perte de contrôle temporaire sur le parcours de notre enseignement activait la circulation de désirs et nous rendait plus disponible à être traversés par de nouvelles lignes de fuite.

Troisième métamorphose

N'ayant pas encore réalisé un travail en trois dimensions et cherchant à continuer le voyage, j'ai entrepris des origamis architecturaux dans les paysages. Cette technique est identique à celle utilisée pour les cartes de souhaits où se déploie, lorsqu'on les ouvre, un relief en carton représentant un personnage ou un paysage à la gouache. En s'inspirant du travail de l'artiste japonais Masahiro Chatani, spécialiste en origami qui reproduit des maisons et des édifices de différentes époques et styles architecturaux, les élèves ont réalisé deux origamis de leur choix dans leur paysage. L'origami est une technique complexe qui nécessite une mise en situation progressive et structurante. Ce projet était perçu par plusieurs élèves comme un gigantesque défi. Elle exigeait beaucoup de délicatesse, de patience et de précision. Sa réussite générale en a surpris plusieurs et leur a donné confiance en eux.

La découverte de différents types d'architecture par le biais de cet artiste s'insérait bien dans ce thème du voyage. Les superpositions des paysages sur des murs, des toits, des colonnes, des maisons et des édifices nous ont tous émerveillés par leur beauté poétique. Nous pouvions retrouver une rivière turquoise traversant la façade d'une maison coloniale, ou un tronc d'arbre enveloppant une colonne romaine. Ces connexions rhizomatiques entre l'architecture et le paysage nous ont permis d'agencer des mots, tels que cheminée-autoroute, toit-cheval et escalier-bateau, pour rêver poétiquement à un autre monde. Ces superpositions, d'ordre surréaliste, proposaient une autre manière de regarder notre environnement et produisaient des connexions hétérogènes nous révélant la complexité et la splendeur du monde. Voulant risquer le tout pour le tout, j'ai décidé de photographier ces origamis à l'extérieur, durant une tempête de neige, pour leur donner un effet de réalisme. Malheureusement, la neige les a complètement détruits. Je suis revenu en classe en annonçant le désastre. Sur le coup, les élèves étaient furieux ; mais en considérant le parcours suivi jusqu'à ce moment, ils ont compris mon désir de risquer.

Quatrième métamorphose

La quatrième métamorphose a été initiée par une stagiaire en enseignement des arts plastiques, Sandra Villeneuve. De passage pour quelques semaines, elle devait continuer notre parcours, en suivant le principe de la métamorphose. Elle pouvait poursuivre, à partir du dessin du sac à dos, de l'origami ou de la photocopie. Elle décida de récupérer la photocopie de leur paysage en y superposant un autoportrait par la technique de l'impression. Les élèves devaient graver un autoportrait sur une plaque en prenant en considération la concordance des pleins et des vides lorsque le portrait serait appliqué sur la photocopie du paysage. Les vides, c'est-à-dire les endroits où il n'y a pas d'encre sur la plaque d'impression, laisseraient le

paysage visible. Dans ces autoportraits, on retrouvait des rencontres et des connexions poétiques du même ordre que celles découvertes dans les origamis architecturaux : par exemple, des yeux traversés de branches et de feuilles, des joues remplies de nuages, etc.

Sandra Villeneuve s'est intégrée à ce projet sans abandonner ses intérêts et tout en faisant appel à sa puissance et à sa personnalité. L'approche rhizomatique peut favoriser les rencontres et la collaboration, tout en permettant à chaque intervenant de garder ses spécificités. Les rencontres hétérogènes font émerger le meilleur de nous-mêmes car elles font appel à notre singularité dans toute sa puissance.

Cinquième métamorphose

Quelque temps après, j'ai préparé un événement assez déstabilisant pour les jeunes. J'ai déposé sur le plancher de l'atelier toutes les plaques d'impression des autoportraits et j'ai caché une caméra vidéo pour enregistrer les réactions. La cloche sonne et les élèves entrent en classe ; nous ne disons rien de particulier sur les plaques. Un peu désarmés, ils évitent de marcher sur leurs travaux, les contournent, se penchent pour les identifier, avertissent leurs camarades de ne pas marcher dessus. D'autres les ramassent pour les protéger ; quelques-uns décident de marcher sur leur surface.

Après avoir discuté du potentiel esthétique de la marque des pas sur les plaques pour les métamorphoser en quelque chose d'autre, nous avons décidé de marcher sur celles-ci, à chaque cours, pendant un mois. À la fin de cette rencontre, nous avons visionné le vidéo témoin de leur entrée en classe, en le présentant comme une chorégraphie qu'ils avaient exécutée.

Sixième métamorphose

Placés dans l'obligation de trouver une suite, nous avons récapitulé et recensé les projets réalisés. Il y avait un paysage, de l'architecture, un portrait : tous des éléments que l'on retrouve sur un billet de banque. En récupérant tous les travaux produits jusqu'ici, les élèves devaient réaliser un billet de banque. À ce collage de grand format (20X36 pouces), les élèves devaient ajouter la technique de réserve pour créer des motifs, des frises, des chiffres, des emblèmes pour compléter leur billet. Pour stimuler et alimenter l'imaginaire des élèves, j'ai présenté une série de diapositives de billets de banque provenant de plusieurs pays.

Cet objet du quotidien qui nous semblait banal s'est révélé une source inouïe d'informations et de stimuli. La présentation de ces billets faisait appel en effet à la pluriethnicité du groupe. Les élèves reconnaissaient les billets de leur pays d'origine et ceci déclenchait chez eux le désir d'en parler. L'échange fascinant qui s'ensuivit permit aux élèves de se connaître encore plus, de révéler leurs origines en discutant des caractéristiques de leur pays, de leur peuple et de son histoire.

Ce thème généra plusieurs conversations informelles sur la valeur de l'argent dans notre vie et sur sa nécessité pour voyager et découvrir le monde. Le processus qu'ils vivaient depuis quelques mois et la notion de risque permirent aussi l'émergence de leur singularité et, surtout, l'échange de savoirs.

Septième métamorphose

La fin de l'année scolaire approchait. Comment conclure ce projet dont l'intensité augmentait continuellement? Je lisais un roman de Bohumil Hrabal, *Une trop bruyante solitude* (1991), dans lequel le personnage central travaille seul, dans un miteux sous-sol à Prague, dans un centre de récupération du papier et du carton. Le travail du personnage consiste à fabriquer des paquets constitués de matériaux usagés, à l'aide d'une presse. Pour lui, chaque paquet a une importance; il doit comporter un thème et être esthétiquement intéressant. Cette lecture déclencha l'idée de la prochaine métamorphose : récupérer tous les travaux de l'année pour en faire des paquets. J'ai photocopié les vingt premières pages du roman où l'auteur présente son personnage et son travail, pour en donner un exemplaire à chaque élève. Ensuite nous leur avons annoncé que ce texte dévoilait des pistes pour découvrir notre prochaine métamorphose. À

la rencontre suivante, nous leur avons demandé s'ils avaient deviné cette métamorphose ; plusieurs l'avaient trouvée. Il était important qu'ils soient au courant de nos sources d'inspiration pour comprendre notre processus comme enseignants en arts plastiques. Toujours dans l'esprit de la performance, j'ai placé trois trancheuses et sorti tous les ciseaux de l'atelier pour que les élèves puissent découper et trancher en petits morceaux leurs travaux réalisés au cours de l'année pour en faire des paquets. Avant qu'ils commencent à couper leurs travaux, ma coéquipière Marie Bellerive a proposé une mise en scène : elle est entrée dans la classe avec un chariot où l'on avait déposé plats décoratifs, carafe, verre de cristal, bol en céramique, bouteilles de vin et d'apéritif. Lentement, elle traversa l'atelier en silence en lançant des brillants et des confettis. Les élèves déstabilisés par cette performance étaient appelés ensuite à détruire leurs travaux pour en faire de beaux paquets en ajoutant à l'intérieur des brillants et des confettis. Moment et métamorphose intenses où la circulation d'énergie avait un débit à haute vitesse. Les paquets terminés, j'ai sorti des centaines de bouchons de liège pour annoncer la dernière métamorphose : nous larguions nos paquets dans la rivière des Prairies qui se situe à quelques minutes de l'école. Ils devaient maintenant attacher ces bouchons de liège aux paquets pour qu'ils puissent flotter et continuer le voyage que nous avions entamé dès le début de l'année. Le voyage pourrait être long car cette rivière coule dans le fleuve Saint-Laurent qui se déverse dans l'océan Atlantique. Comme on le fait avec une bouteille qu'on lance à la mer, les élèves devaient écrire un mot pour accompagner leur paquet. Ces mots furent plastifiés afin que la personne qui trouverait leur paquet puisse le lire et pour combattre un certain scepticisme des élèves quant à la capacité de flottaison de leur paquet.

Quelques jours avant le largage, nous avons organisé une exposition des journaux de bord et des paquets à la bibliothèque de l'école. Parents, camarades et collègues étaient présents au vernissage de cette exposition. Il était important d'inviter les parents et les camarades des élèves à voir enfin leurs travaux pour saisir un peu mieux le parcours dont ils avaient tant entendu parler pendant toute l'année.

Huitième métamorphose

Lors de notre dernière rencontre de l'année, nous avons marché, tels des marcheurs-pédagogues, jusqu'à la rivière pour y larguer les paquets remplis d'agencements rhizomatiques. Moments d'une intensité et d'une fébrilité inoubliables, surtout lorsque certains paquets furent transportés par le courant vers le large. Comme nous n'avions plus rien à risquer, il était temps de rentrer à l'école. Au retour, nous avons croisé un homme (le comédien Alain Pelletier) suspendu à un arbre par un harnais. Il nous interpellait ; il nous racontait qu'il était un chien, son devenir-chien, tout en tirant sur une corde, ou plutôt une laisse, qui le faisait monter plus haut jusqu'à ce qu'il ne puisse plus toucher le sol. Cette mise en scène fut notre dernier agencement propre à propulser le désir des élèves pour plusieurs années encore.

Ce projet axé sur la récupération des travaux a provoqué chez l'élève une puissante compréhension de notions complexes en art, telles que le processus de création et l'évolution de la démarche artistique. Ils sont repartis avec un grand potentiel comme agenceurs de réalités et de points de vue, tout en présentant la métamorphose, la rupture et l'aléatoire comme éléments essentiels dans un parcours de vie. Ils ont saisi intuitivement comment la fluidité peut être garante de plaisir, de connaissance et de liberté, car un regard mobile, toujours en quête de lignes de fuite, nous stimule et empêche la cristallisation de la pensée, qui est à la source des préjugés les plus tenaces. Fondamentalement, je crois qu'ils ont pris conscience que la vie est elle-même un processus qui évolue par métamorphose.

Ce parcours rhizomatique a permis de mettre en place la classe-réseau, de mettre en commun des valeurs et des connaissances, tout en donnant au cours d'arts plastiques son statut fondamental de lieu d'apprentissage ouvert sur le monde. Un monde d'interaction et d'interdépendance où le temps et les forces élémentaires se conjuguent pour produire les métamorphoses de notre univers.

ⁱCette école accueille environ deux mille élèves et est à vocation sportive.

ⁱⁱLe format de ces fenêtres variait entre cinq et dix centimètres avec un cadre d'environ deux centimètres.